

Au-delà des Alpes :

un autre regard sur le handicap

Le mot d'ordre du *nido d'infanzia il cavallino a dondolo*, la crèche de la fondation Gualandi à Bologne est l'inclusion : enfants sourds ou malentendants, enfants porteurs de handicaps ou non... chacun a sa place dans ce lieu d'accueil de l'Italie du Nord.

L'« accueil » y est pris dans son sens le plus large avec la volonté d'abolir les barrières de la différence pour ne laisser subsister que l'acceptation de la singularité.

Une belle histoire, pas si simple que cela, porteuse d'espoir, et d'optimisme avec les témoignages de Clara Cheylan, maman de Yaowen, de Béatrice Vitali, directrice du lieu et d'Adèle Messieri, fondatrice de la structure.

Laurence Rameau – Vous êtes la maman d'un petit Yaowen, malentendant, pouvez-vous nous parler de son accueil au *nido d'infanzia il cavallino a dondolo* ?

Clara Cheylan – Yaowen est mon deuxième fils. C'est un petit garçon que nous avons adopté l'année dernière et qui a une malformation des oreilles. Cela se traduit par une surdité partielle, qui devrait disparaître une fois appareillé. Quand il est arrivé ici, il n'était pas encouragé à entendre. Ici le public sourd bénéficie d'une approche avec stimulation verbale très particulière.

Laurence Rameau – Quel type de pédagogie l'école met-elle en œuvre ?

C. C. – Yaowen est au milieu des autres enfants et fait exactement les mêmes choses. Il n'y pas de différences entre lui et les autres. L'orthophoniste est avec des enfants, qu'ils soient sourds ou non ; elle travaille comme les autres éducatrices et les suit tout en faisant faire des activités en petits groupes. Les enfants suivent les mêmes occupations et ne sont pas séparés.

Évidemment, Yaowen est suivi individuellement. Deux fois par semaine, le matin, il se rend hors des locaux de la crèche, dans ceux de la *Fondazione* équipés d'une salle pour l'orthophonie.

Laurence Rameau – Vous avez un autre enfant qui n'a pas été accueilli dans cette crèche. Quelle différence percevez-vous ?

C. C. – La grande différence concerne son projet spécifique et la place accordée aux parents dans la structure. Régulièrement, des réunions ont lieu avec les parents et l'équipe pendant lesquelles on nous présente ce que les enfants ont fait, à partir de supports filmés et en compagnie de toute l'équipe. C'est vraiment un dialogue. Ce n'est pas juste une équipe qui parle et dit « on a fait telle ou telle activité », nous, parents, entrons vraiment dans les modalités de l'activité. Par exemple, lorsqu'ils ont travaillé sur la terre, on nous a expliqué les différentes étapes de la réalisation. La spécificité de cette structure concerne aussi le travail fait à partir du matériel de récupération.

Dans l'autre crèche, il y avait des jouets partout. Ici il y en a beaucoup moins, mais ce sont surtout des objets récupérés ou des choses qui intéressent les enfants comme les feuilles par terre... Ici aussi, les parents participent aux activités avec leurs enfants, ce qui est très drôle comme façon de faire puisqu'on fait faire aux parents des ateliers.

Laurence Rameau – Est-ce que cela a changé votre façon de faire et de jouer avec vos enfants chez vous ?

C. C. – Oui, cela donne des idées. On les reproduit et les enfants eux-mêmes les répètent.

Laurence Rameau – Racontez-nous ces histoires de T-shirt ?

C. C. – Les parents ont apporté des T-shirts que l'on a cousus avec des restes de morceaux de tissus. Une mère passionnée de couture a apporté sa machine à coudre et a transformé un peu ces choses que nous avons faites. Mais surtout, cette activité a forgé un autre regard sur l'usage d'objets dangereux, avec les enfants, comme les aiguilles, les paires de ciseaux... et a permis d'en faire quelque chose de pédagogique.

Ainsi, un autre projet particulier a donné la possibilité aux enfants d'apprendre à couper des fruits et des légumes simplement en leur expliquant qu'un couteau ce n'était pas dangereux si on apprenait à s'en servir. Désormais, et à la maison, il n'arrête pas de couper les fruits et les légumes avec des couteaux en métal alors qu'auparavant il utilisait des couverts en plastique. Bien sûr, il faut bien faire attention, mais cette façon d'appréhender les choses est intéressante. Avec les aiguilles, c'est pareil, on ne les met pas hors de portée des enfants, on montre que c'est dangereux et comment s'en servir.

Laurence Rameau – Béatrice Vitali, vous êtes la directrice de cette crèche, quelle différence faites-vous entre la pédagogie mise en pratique ici et dans les autres crèches ?

Béatrice Vitali – On cherche à réaliser et à concrétiser le projet d'une crèche originale qui a été pensé sans être forcément en rapport avec les règles existantes mises en place ailleurs, même si notre crèche suit les grandes lignes pour toutes les crèches de l'Emilie-Romagne. On y met beaucoup de liberté.

Laurence Rameau – Est-il possible de suivre le rythme individuel de chaque enfant ?

Beatrice Vitali – Même avec la routine du quotidien, on peut instaurer en petits groupes des activités sans suivre un horaire fixe pour tout le monde. Ici, y compris pour toutes les autres actions de soins, on peut décider bien plus librement des règles fixées dans les autres crèches. On choisit également d'étaler les activités dans le temps et la durée, ainsi on n'a pas un jour une activité, et un autre jour une autre activité, mais des activités auxquels tous les enfants peuvent accéder selon leurs intérêts.

Laurence Rameau – Comment s'organisent les relations avec les parents ?

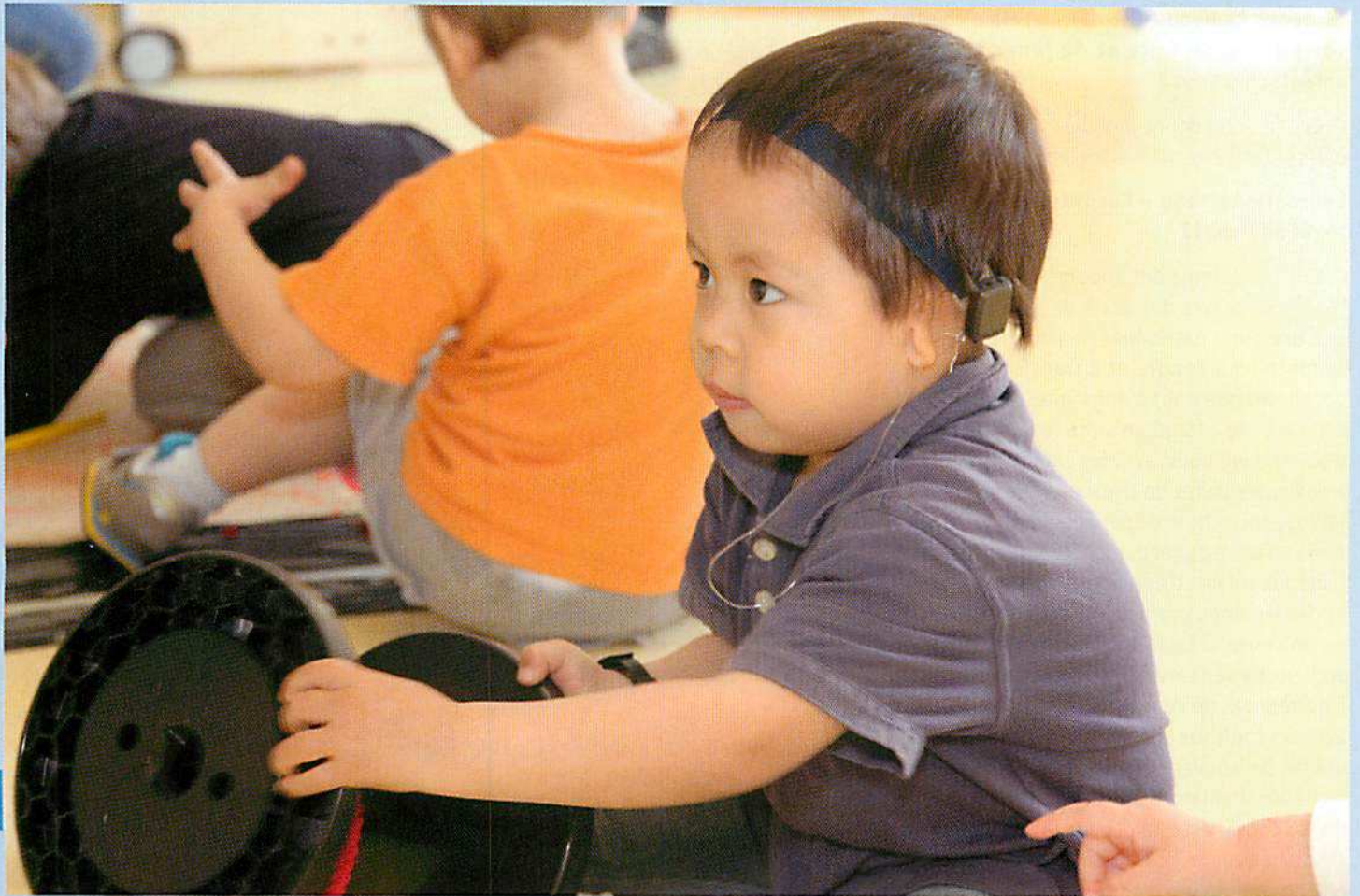


Beatrice Vitali – On essaie de ne pas limiter les rencontres avec les parents à trois fois par an lors de l'assemblée générale, mais de les inclure dans des choses du quotidien. Ils peuvent découvrir par eux-mêmes les différentes activités en participant aux ateliers et s'investir de plus en plus dans la vie de la crèche aux côtés de leurs enfants.

Par ailleurs lors des activités, on utilise beaucoup les images ce qui permet aussi aux parents de voir tout ce qui se fait. Avec les photos, les enfants aussi ont un support pour décrire ce qu'ils ont réalisé.

Laurence Rameau – Adèle Messieri, vous êtes la fondatrice de la crèche, pensez-vous qu'une éducatrice supplémentaire, avec une formation complémentaire soit nécessaire pour accueillir des enfants handicapés ?

Adèle Messieri – Une formation supplémentaire est toujours nécessaire y compris pour les éducateurs en écoles ou bien en crèches. Il est difficile de concevoir qu'il existe des enseignants qui ne savent rien de la surdité, alors que nombre d'enfants porteurs de ce handicap sont aussi présents dans les écoles communes. La formation des éducatrices et des auxiliaires de puériculture de notre structure permet de travailler en sachant et en étant conscient de ce que veut dire être un enfant sourd. Il faut savoir que chaque enfant sourd a un reste d'ouïe ; il faut donc être à l'écoute et attentif aux variations de leur perception des sons. Pour cela, il est très intéressant d'utiliser la musique et les percussions. C'est un apprentissage qui intéresse tous les enfants évidemment, mais pour les enfants sourds, cela ouvre des perspectives.



40

Le problème de l'école est certainement le même chez vous. L'école est une « pierre » alors qu'elle pourrait être un lieu avec des opportunités de découvertes, d'apprentissage, de jeux, de relations d'amitié. L'école pourrait être différente. Il faudrait faire des petits groupes vers lesquels l'enfant choisirait d'aller. Et s'il en choisit une, il doit s'y tenir pour obtenir des résultats.

Les enfants d'aujourd'hui sont nés dans une époque digitale ce qui représente une grande différence. L'école doit donc utiliser une façon différente de penser, car les enfants ont déjà découvert la télé, le téléphone, l'ordinateur... On sait qu'ils les utilisent habituellement et que leur façon de réfléchir est différente. Il faut proposer des choses qu'ils ne trouvent pas chez eux et... aussi la nature pour les enfants qui vivent essentiellement en ville.

Laurence Rameau – Avez-vous instauré des itinérances ludiques, c'est-à-dire des décroissements entre les âges des enfants ?

Adèle Messieri – À la rentrée, vers septembre, les deux groupes d'âge, l'un de 1 à 2 ans, et l'autre de 3 à 4 ans - sont séparés, car leurs exigences sont différentes, par la suite on peut faire travailler ensemble les grands et les petits sur les mêmes activités.

Les enfants sourds les plus âgés suivent plus facilement les enfants qui ne parlent pas encore et ils ont une relation privilégiée. Ils se perçoivent comme étant plus grand, ce qui est important.

Un autre objectif que l'on souhaite atteindre est que les enfants malentendants prennent conscience qu'ils appartiennent à une communauté. Pour obtenir cela, il faut beaucoup de temps, car ils se méfient de ceux qui comprennent rapidement et se sentent vite exclus ou mis à l'écart.

Or ce n'est pas cela que nous voulons faire. Il faut une flexibilité de temps, avec une attention bien plus poussée pour les enfants qui doivent être aidés, et leur enseigner les règles du jeu. La scène de Yaowen en train de jouer à cache-cache est assez révélatrice. L'appropriation du jeu par l'enfant n'était pas évidente en effet. Elle est le résultat de nombreux essais et apprentissage, qui lui ont permis d'avoir confiance. Le jeu du cache-cache pour les enfants sourds n'est pas du tout compréhensible rapidement ; en effet, se cacher pour des enfants atteints d'une surdité profonde est très difficile, car ils ne comprennent pas qu'il y a quelqu'un qui marche tout près d'eux et reste là sans savoir ce qu'il y a aux alentours.